

BENJAMIN FONDANE EN 1944 – UN THÉORICIEN EXISTENTIALISTE?

TILL R. KUHNLE

«Pour chaque homme, et pour chaque événement, il vient une minute, une heure, il tombe une heure où il devient historique, il sonne un certain coup de minuit, à une certaine horloge de village où l'événement du réel, tombe historique»¹.

C'est sur les premières pages de son livre sur le procès Barbie à Lyon, *La mémoire vaine*, qu'Alain Finkielkraut cite ce passage de Charles Péguy. Avec le «coup de minuit», on entend sonner le glas et le destin singulier / individuel de chaque victime sera définitivement dissimulé sous le «linceul de l'histoire»² et voué à un éternel repos. Le «linceul de l'histoire», sous lequel bourreau et victime sont confondus, guette notre petite histoire à nous afin de la confiner dans le repos ambigu et meurtrier d'un dimanche. Et «le coup de minuit» qui annonce ce dimanche nous rappelle ces paroles de détresse, lancées par Franz Kafka:

«Tu es réservé pour un grand Lundi!
– Bien parlé! Mais le Dimanche ne finira jamais».

En 1944, Benjamin Fondane a mis cette citation de Kafka en exergue à une étude, remise à l'éditeur quelques jours avant son arrestation par la police française et sa déportation à Auschwitz: *Le lundi existentiel et le dimanche de l'Histoire*³.

¹ Charles PÉGUY, *A nos amis, à nos abonnés, Oeuvres en prose – 1909–1914*, Paris, Gallimard (Pléiade), 1957, p. 48.

² Alain FINKIELKRAUT, *La Mémoire vaine. Du crime contre l'humanité*, Paris, Gallimard (Coll. folio essais), 1989, p. 13.

³ Benjain FONDANE, *Le Lundi existentiel et le dimanche de l'Histoire*, Jean GRENIER (éd.) *L'Existence*, Paris, Gallimard 1945, pp. 25–53.

Paru dans un recueil intitulé *L'Existence* dans la collection *La Métaphysique*, cette étude de Benjamin Fondane offre un aperçu de la *philosophie de l'existence* (*Existenzphilosophie*) et de l'*existentialisme* français en partant d'une relecture critique de Hegel. Ce texte surprend autant par sa rigueur philosophique que par sa valeur parabolique. Quel est ce dimanche, dans l'éternité duquel l'individu se voit enfermé? Vers la fin de son essai, Fondane écrit que dimanche c'est notre quotidien, ce sont les «conditions ordinaires de la vie où, pour chaque question, il y a une réponse toute prête», des catégories instrumentales qui servent de béquilles permettant à l'homme de vivre en communauté sont figées et transformées en catégories ontologiques (*Le lundi existentiel*, p. 52). En d'autres termes: Dimanche, c'est le *Man* («On») heideggerien ou *l'être de mauvaise foi* tel qu'il a été décrit par Sartre: le fait d'affirmer «que je suis ma transcendance sur le mode d'être de la chose»⁴. L'homme devient victime de quelque chose dont il devrait être le maître, qui est faite pour lui. C'est l'évangéliste Saint Marc, également cité en épigraphe par Fondane, qui nous a mis en garde: «Sabbatum propter hominem factum est et non homo propter Sabbatum» (Marc. II. 27). Il en est de même avec ce dimanche de l'Histoire. Dans la mesure où l'homme soumet son quotidien à une ontologie trompeuse, posée par une transcendance imaginée, il confie son destin à une vision totalisante. Dimanche, c'est donc L'Histoire qui impose son sens à l'espèce humaine et qui ne cesse de tisser son linceul. Mais il reste cette voix disant à l'homme:

«Tu es réservé pour un grand Lundi!»

Avec son refus d'une ontologie de l'inauthenticité, Fondane semble adhérer à la famille existentialiste. Mais au nom de ce «grand Lundi», il récusé cette ligne de parenté. Avant d'élucider la parabole de Kafka et son rapport avec une *philosophie existentielle* que Fondane oppose à la *philosophie de l'existence* et à cette philosophie qu'on appellera l'*existentialisme* français, nous voulons rappeler le crédo philosophico-politique de Benjamin Fondane qui se résume en un refus de toute idée, de toute interprétation totalisante du monde:

«J'appelle: *Idee*, tout ce qui prétend à la certitude unique, à l'infailabilité, à l'autorité, tout ce qui commande et contraint, tout ce qui opprime et tue, tout ce qui définit la vérité une fois pour toutes, la vérité unique, immuable, interdit le doute, la recherche, l'abstention, soumet les exceptions à la majorité, fait juger l'anormal par le normal, l'individu par la foule, réduit le réel vivant, mouvant, à une formule morte, stable, et use, abuse du principe de contradiction pour rejeter de la société de gré ou de force... celui qui souffre et qui s'est révolté»⁵.

⁴ Jean-Paul SARTRE, *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard (Coll. Tel) s.d. (1ère éd. 1943), p. 93.

⁵ Benjamin FONDANE, *Rimbaud le voyou - et l'expérience poétique*, Paris, Plasma 1979, p. 114.

Selon Benjamin Fondane, la philosophie de Hegel signifie l'abandon des exigences de l'homme «vis-à-vis de l'Histoire, de l'Esprit, de la Loi» (*Le Lundi existentiel*, p. 27). En donnant la primauté à l'Esprit et à l'Histoire, la pensée hégélienne débouche sur le postulat de la philosophie de l'Histoire idéaliste que Fondane résume ainsi :

«L'Histoire n'est pas faite pour l'homme mais < ... >, bien au contraire, c'est l'homme qui a été fait pour l'Histoire» (*Le Lundi existentiel*, p. 27).

Fondane situe cette approche idéaliste de l'Histoire dans la tradition de la philosophie chrétienne dont, selon lui, la seule ambition est de prouver la conformité des principes du christianisme avec ceux de la raison universelle. Seule une nouvelle philosophie tournée vers le réel *hic et nunc*, au-delà d'une vision totalisante, pourrait briser cette étrange emprise de l'Histoire sur l'homme.

C'est au début du XX-ème siècle, que la phénoménologie de Husserl promet un tournant décisif. La philosophie universitaire, notamment en Allemagne, se montrera dorénavant ouverte à une *philosophie de l'existence*, préparée par la *pensée existentielle* de Kierkegaard, Nietzsche et Dostojevski. Mais cette philosophie ne risque-t-elle pas, à son tour, de se soumettre, sous l'enseigne de l'existence, à la raison universelle et de se détourner, encore, de l'homme? S'apercevant de ce danger, Fondane y répond par l'esquisse des fondements d'une *philosophie existentielle*.

L'erreur de la *philosophie de l'existence* et de l'*existentialisme* français repose sur ce désir de se considérer, en dernière conséquence, comme des philosophies du général et non comme une philosophie de l'*exception*. Pour comprendre l'objection faite par Fondane contre la *philosophie de l'existence* et l'*existentialisme*, il faut revenir à Hegel. L'existant (*das Seiende*) n'a pas été négligé par la philosophie idéaliste. Mais celle-ci a nié la finitude de l'existant et s'est détournée du réel. Cela se résume en ce credo de Hegel :

«L'idéalisme de la philosophie consiste en la non-reconnaissance du fini comme être véritable»⁶.

Il s'agit alors de soumettre le particulier au général concret incarnant l'Esprit. De cette manière, l'idéalisme arrive à calmer cette insécurité qui émane du particulier et de sa finitude pour aboutir à une «apologie de la guerre» telle quelle a été faite par Hegel :

⁶ Fondane cite (*Le Lundi existentiel*, p. 31) d'après G.W.F. HEGEL, *Morceaux choisis* <Lefebvre et Guterman, trad. & éd. >, Paris, Gallimard 1936, p. 56. Voici la version originale: «Der Idealismus der Philosophie besteht in nichts anderem als darin, das Endliche nicht als ein wahrhaft Seiendes anzuerkennen» (G.W.F. HEGEL, *Wissenschaft der Logik I (= Werke V)*, Frankfurt/Main, Suhrkamp (Theorie) 1969, p. 172). Un peu plus loin, Hegel s'exprime d'une façon encore plus catégorique: «Eine Philosophie, welche dem endlichen Dasein als solchem wahrhaftes, letztes, absolutes Sein zuschriebe, verdient den Namen Philosophie nicht; < ... >» (id.).

«Dans les chaires, on entend souvent parler de l'insécurité, de la vanité, de l'inconstance des choses temporelles: mais chacun pense, si ému soit-il, qu'il conservera ce qui est le sien. Que cette insécurité apparaisse réellement sous la forme des hussards sabre au clair et que tout cela cesse d'être une plaisanterie, alors ces même gens édifiés et émus, qui avaient tout prédit, se mettent à maudire les conquérants. Néanmoins, les guerres ont lieu quand elles sont nécessaires; puis les récoltes poussent devant le *sérieux* de l'Histoire»⁷

Mais qu'elle est cette puissance qui assure le droit du *sérieux* sur le particulier, ce droit qui se porte garant de l'éternel dimanche de l'Histoire? Une telle puissance doit éviter que le général concret s'écroule, à son tour, comme un château de cartes et soit balayé comme toute chose temporelle au-delà du *sérieux*. Seul le négatif est en mesure d'assurer cette puissance – à condition qu'il ne porté pas atteinte à l'Esprit. Il s'ensuit que l'Esprit doit occuper une position inébranlable par rapport au négatif – il faut qu'il demeure en lui ou auprès de lui: A ce propos, Fondane (*Le Lundi existentiel*, pp. 32 sq.) cite un des passages-clés de la *Phénoménologie de l'Esprit*:

«L'Esprit ne conquiert sa vérité qu'en se trouvant lui-même dans le déchirement absolu. Cette puissance, il ne l'est pas en tant que le Positif qui se détourne du Négatif – comme nous disons d'une chose que ce n'est rien ou que c'est faux et que débarrassé alors d'elle nous passons sans plus à autre chose. L'Esprit est cette puissance seulement quand il regarde face à face le négatif et demeure en lui. Ce séjour est le pouvoir magique (*Zauberkraft*) qui transforme le néant en être»⁸.

⁷ Fondane (*Le Lundi existentiel*, p. 32) cite d'après HEGEL, *Morceaux, chosisis*, p. 278. Voici la version originale: «Man hört soviel auf den Kanzeln von der Unsicherheit, Eitelkeit und Unstetigkeit zeitlicher Dinge sprechen, aber jeder denkt dabei, so gerührt er auch ist, ich werde das Meinige behalten. Kommt nun aber diese Unsicherheit in Form von Husaren mit blanken Säbeln wirklich zur Sprache und ist es Ernst damit, dann wendet sich jene gerührte Erbaulichkeit, die alles vorhersagte, dazu, Flüche über Eroberer auszusprechen. Trotzdem finden aber Kriege, wo sie in der Natur der Sache liegen, statt; die Saaten schießen wieder auf, und das Gerede verstummt vor den ernstesten Wiederholungen der Geschichte» (G.W.F. Hegel, *Grundlinien der Philosophie des Rechts* (= *Werke VII*), Frankfurt / Main, Suhrkamp (Theorie) 1970, p. 494. Nous tenons à souligner que le terme *le sérieux* ne traduit pas exactement «ernste Wiederholung» (= répétition sérieuse»). Mais dans la suite nous maintiendrons ce terme en italiques pour souligner son importance pour la pensée fondanienne. Un autre penseur d'origine judaïque s'en prend, dans sa critique de l'ontologie traditionnelle, à l'idée d'un monde enfermé dans le *sérieux* de l'être. C'est le jeune Emmanuel Lévinas qui, dans son étude *De l'Évasion*, «*Recherches philosophiques*», V, 1935-36, pp. 373-392 (nouv. éd. Paris / Montpellier, Fata Morgana 1983 < Jacques ROLLAND éd. >), a souligné l'expérience de la nausée, dans laquelle se manifeste le désir de l'évasion, désir de sortir de l'être, désir qu'on fuit au moment de sa révélation.

⁸ Voici la version originale: «Er < der Geist > gewinnt seine Wahrheit nur, indem er in der absoluten Zerrissenheit sich selbst findet. Diese Macht ist er nicht als das Positive, welches

Comment échapper à cette emprise du pouvoir magique? Avant de donner sa réponse, Fondane s'en prend à la voie spéculative que la philosophie de l'existence refuse de quitter – «à savoir que L'Existence précède l'existant, qu'elle est non seulement fini mais finitude, qu'elle est le négatif destiné à être broyé par le Positif aux fins de transformation en une existence *authentique*» (*Le Lundi existentiel*, p. 33).

C'est le rejet définitif du «jargon de l'authenticité», dénoncé par Adorno⁹, et ainsi du point de départ de la *Existenzphilosophie*. Car la fiction d'une existence authentique «n'est autre chose que l'Esprit de Hegel, déchu au rang d'adjectif» (*Le Lundi existentiel*, p. 33). Par contre, une philosophie existentielle doit partir de cette expérience fondamentale qui est l'angoisse. On fuit l'angoisse parce qu'elle ne connaît pas d'objet et fait ainsi apparaître le néant, du même coup qu'elle fait apparaître le néant de ce néant. Dans l'angoisse – telle quelle a été démontrée par Kierkegaard¹⁰ –, la *Zauberkraft*, le pouvoir magique, a perdu sa puissance. Il s'ensuit le constat de Fondane que «si l'angoisse en effet précède la logique, l'existant précède donc l'existence et le singulier le général» (*Le Lundi existentiel*, p. 33).

Pour faire dissiper cette angoisse, l'objet de la peur est posé, d'autant plus qu'en tant qu'objet il peut être soumis au *sérieux* de toute incarnation de l'Esprit. Ainsi les hussards sabrés au clair sont les garants du *sérieux* de l'Histoire.

Disciple de Léon Chestov, Fondane dénonce toute métaphysique idéaliste comme une pensée «après». Cette métaphysique tend toujours à figer la pensée,

vom Negativen wegsieht, wie wenn wir von etwas sagen, dies ist nichts oder falsch, und nun, damit fertig, davon weg zu irgend etwas anderem übergehen; sondern er ist diese Macht nur, indem er dem Negativen ins Angesicht schaut, bei ihm verweilt. Dieses Verweilen ist die Zauberkraft, die es in das Sein umkehrt» (G.W.F. HEGEL, *Die Phänomenologie des Geistes* (= *Werke III*), Frankfurt / Main, Suhrkamp (Theorie) 1970, p. 36. Il y a une faute de traduction à relever: «bei ihm verweilt» devrait être traduit par «demeure auprès de lui». Dans la suite, nous nous référons à la citation dans la version dont Fondane disposait.

⁹ Theodor W. ADORNO s'en prend au «jargon» heideggerien qui, selon lui, entoure les données empiriques de l'aurole d'un «général trompeur» pour dissimuler les atrocités de l'Histoire contemporaine (*Jargon der Eigentlichkeit. Zur deutschen Ideologie*, Frankfurt / Main, Suhrkamp, ed. 1964).

¹⁰ Dans une première approche, Sören KIERKEGAARD considère l'angoisse comme un phénomène psychologique marqué par un tournant dialectique. Posée dans l'innocence de l'enfant, l'angoisse n'est ni faute, ni fardeau, ni souffrance. Il s'ensuit que: «De même que le rapport de l'angoisse à son objet, à quelque chose qui n'est rien (le langage dit aussi avec prégnance: s'angoisser de rien) foisonne d'équivoque, de même le passage qu'on peut faire ici de l'innocence à la faute sera précisément si dialectique, qu'il montre que l'explication est bien ce qu'elle doit être: psychologique» («Le Concept de l'angoisse», *Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse. Traité du désespoir* < Knud Frelov et Jean/Jacques Gateau trad. & éd. > Paris, Gallimard (Coll. Tel) 1990, p. 203).

elle est, comme dirait Sartre, «de mauvaise foi». De Sartre, Fondane reprend l'idée que «l'homme est une passion inutile» (SARTRE, *L'Être et le néant*, p. 678) pour démontrer la fausse route de la philosophie existentialiste en France. En fait, Sartre pense l'homme «en situation» et les projets signifient le dépassement de cette situation historique. Si on adoptait sans réserve l'argumentation de Fondane, on pourrait constater que la dialectique sartrienne de projet et d'échec n'est que l'aveu de la toute-puissance de l'Histoire sous l'emprise de la *Zauberkraft* du néant, puisque Sartre parle des projets en termes historico-politiques. Fondane aurait probablement traduit la célèbre phrase de Sartre. «L'existence précède l'essence»¹¹, par «l'Esprit qui court derrière lui-même».

Fondane s'en prend au *Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus et lui reproche son stoïcisme. Il oppose Chestov à Camus en tant que penseur plus radical. Chestov ne fuit pas, selon lui, l'Absurde, objection faite par Albert Camus¹², mais place sa pensée au-delà de la raison. En critiquant *Le Mythe de Sisyphe*, il remet la pensée de Camus sur ses pieds. Si Camus dit qu'il faut imaginer Sisyphe heureux, «il chasse l'absurde du réel (*Le Lundi existentiel*, p. 38) pour retomber dans une pensée mythique figeant l'image de la réalité¹³. Contrairement à Chestov, Camus pense l'absurde en-deçà de la raison. C'est une solution *sub specibus intellectu* – dans le sens rationaliste du terme – et contribue à barrer la route à une véritable *philosophie existentielle* qui fait face à cette *angoisse* sans objet précis. Seule une telle philosophie est en mesure de rompre le règne du *sérieux* qui pose – impose (!) – la transcendance de l'objet de la peur.

Contre les Sisyphe heureux se lève la voix des poètes – maudits et voyous –, car c'est par leur bouche que la raison discursive est mise en branle. Les poètes retiennent le *Maledicta dies in qua natus sum* (Jer. 20,14) du prophète et y répondent avec le roi Macbeth:

«Life's but a walking shadow, a poor player,
That struts and frets his our upon the stage,
And then is heard no more. It is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
signifying nothing». (V, 5)¹⁴

¹¹ Jean-Paul SARTRE, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel (Coll. Pensées) 1945, p. 17

¹² Albert CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe, Essais*, Paris, Gallimard (Pléiade) 1965, pp. 123 sqq.

¹³ Benjamin FONDANE récusé l'impasse d'une pensée mythique: «On conçoit bien mal aujourd'hui une humanité historique à qui les mythes semblaient naturels, les religions naturelles, les miracles dignes de foi, et à laquelle une Raison dût s'imposer par le fer et par le feu, prêchée par des martyrs, objet de scandale et de honte. Dieu-merci, avec le triomphe de la raison, ces choses nous paraissent lointaines; <...>» (*La Conscience malheureuse*, Paris, Pléiade 1979, p. 13).

¹⁴ William SHAKESPEARE, *The Tragedy of Macbeth*, In: *The Riverside Shakespeare*, Boston, Houghton 1974, p. 1337. Fondane y fait allusion (*Le Lundi existentiel*, p. 42).

Contée par un idiot et ne signifiant rien, la vie singulière s'insère dans L'Histoire universelle qui, à son tour, n'est que bruit et fureur – c'est-à-dire vouée au néant. Fondane réclame une philosophie à la hauteur de cette expérience pressentie par les poètes sans vouloir confondre philosophie et poésie :

«C'est-à-dire qu'il ne s'agit nullement, avec la pensée existentielle, d'un abandon de la connaissance, d'un *sacrificio del intelletto*, mais de la recherche enfin d'une connaissance véritable qui ne se détournerait de rien de ce qui est, qu'il s'agisse du «malheur» ou du «discontenu» (*Le Lundi existentiel*, p. 46).

Contrairement à la *philosophie existentielle*, toute métaphysique du *sérieux* tend à faire de l'existant un «aliéné irrésistiblement poussé à succomber à la magie» (*Le Lundi existentiel*, p. 48). A titre d'exemple, Fondane cite la monadologie de Leibniz. Comme le voulait Leibniz, chaque monade d'un esprit fini est sans portes ni fenêtres. En tant que miroir de l'univers, cette monade fige l'esprit fini à jamais dans son isolement dont l'issue hypothétique ne serait que la négation de l'univers. Cet isolement monadologique est l'image par excellence de «L'aliénation fondamentale»¹⁵ que signifie *être* sous l'emprise du néant – «ce Néant qui, malgré notre expérience intime <... > s'entête de démontrer qu'il n'y a ni portes ni fenêtres dans notre monade» (*Le Lundi existentiel*, p. 52).

D'une certaine mesure, on peut considérer l'idée d'une telle monade comme le noyau irréductible de toute métaphysique du *sérieux* sous l'emprise du pouvoir magique du néant. La monade close vis-à-vis du néant fait appel à des issues qui ne peuvent être que des fausses transcendances¹⁶. Y faire appel signifie l'abandon de la liberté de l'existant. Mais la vraie LIBERTÉ de l'existant, c'est le refus, le refus des limites imposées par une existence monadologique ainsi que de toute porte et de toute fenêtre qui ne sont que des trompe-l'œil.

Une *philosophie existentielle*, telle qu'elle a été esquissée par Benjamin Fondane, n'est pas une philosophie de *L'Etre*, donc pas une ontologie, au moins pas une ontologie transcendentale, mais une philosophie de l'*exception rivée* vers l'existant *hic et nunc*, un réalisme sans aucune équivoque. Alors, peu

¹⁵ Alain FINKIELKRAUT à propos d'Emmanuel Lévinas (*La Sagesse de l'amour*, Paris, Gallimard (Coll. folio essais) 1984, p. 40).

¹⁶ Georges Lukacs a dénoncé le mythe du néant de la philosophie existentialiste. Selon lui, le constat que «La relation fondamentale entre l'homme et le monde correspond à la situation vis-à-vis de rien», à une expérience vécue, «à un état de la conscience fétichisée, reflétant la crise de l'impérialisme» (*Existentialisme ou marxisme*, Paris, Nagel 1961, p. 86). Avec Lukacs, Fondane aurait récusé la réification dans une confrontation avec le monde fondée sur le «vis-à-vis de rien», sans toutefois adhérer à une analyse refusant une approche psychologique de l'expérience vécue dans sa relativité (cf. LUKACS, *Existentialisme ou marxisme*, p. 88).

importe de constater – comme Sartre – que l'Existence précède l'essence ou même que l'existant précède l'Existence, car ces catégories abstraites s'effacent devant l'*exception*, point de départ de toute *philosophie existentielle* digne de ce nom. L'expérience de l'*exception* se manifeste souvent contre notre gré. Nous souhaitons un autre cours à cette histoire qui est notre vie. Néanmoins, c'est l'*exception* qui nous guette – et non pas l'Absurde, comme dirait Albert Camus – au coin de la rue et qui fait irruption dans notre quotidien. Il ne s'agit point du hasard (contingence ontique) ni de la contingence (ontologique)¹⁷. L'*exception* est au-delà de ce dualisme «sérieux» du hasard et de la nécessité, dualisme qui est, selon la dialectique hégélienne, le lien entre le particulier et le général¹⁸. Nous voilà rivés vers le psychique: Il n'y a pas d'*exception* sans l'ouverture de l'existant vers cette expérience. L'*exception* qui se soustrait à toute catégorie ontologique n'est donc pas à confondre avec la contingence.

La *philosophie existentielle* comme philosophie de l'*exception* se résume donc en une analogie parabolique:

«Tu es réservé pour un grand Lundi!»

C'est là voix étrange du grand Lundi qui se lève en nous et qui menace le Dimanche de l'Histoire anxieux de voir s'effondrer son *sérieux*. Partout où se lève cette voix, partout où on l'écoute pour se révolter, le dimanche fait appel aux hussards sabre au clair pour éviter la rupture du pouvoir magique:

«Car il ne serait pas néant s'il ne portait, jusque dans ses structures les plus intimes, la négation de soi par soi, et ne savait de source sûre, que sa cruelle emprise sur l'existant n'est qu'une *Zauberkraft* – un pouvoir magique – d'autant plus malaisé à rompre – qu'il repose proprement – sur rien» (*Le Lundi existentiel*, p. 53).

Alors, malgré cette implacable emprise du Néant sur le réel, il ne faut point s'y résigner. Il faut continuer à confronter cette angoisse qui nous prend vis-à-vis de ce néant et se révolter. Même la mort n'est pas la limite devant laquelle toute espérance devient vaine. Fondane récusé donc, dans *La Conscience malheureuse* ainsi que dans son livre sur Rimbaud, cette idée d'une «liberté pour la mort» prônée par Heidegger – autrement dit: il s'en prend à ce dernier recours de l'Esprit «déchu au rang d'adjectif», tout en dénonçant le caractère idéologique de la pensée heideggerienne. L'Idée d'une «liberté pour la

¹⁷ Pour la distinction entre «contingence ontique» et «contingence ontologique» cf. Maurice MERLEAU-PONTY qui parle de la «contingence ontique à l'intérieur du monde» qu'il oppose à «la contingence ontologique»: «La contingence ontologique, celle du monde lui-même, étant plus radicale, est au contraire ce qui fonde une fois pour toutes notre idée de vérité. Le monde est le réel dont le nécessaire et le possible ne sont que des provinces» *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard (Coll. Tel) s.d., p. 456).

¹⁸ Cf. Erich KÖHLER, *Der literarische Zufall, das Mögliche und die Notwendigkeit*, München, Fink 1973, p. 21.

mort» va à l'encontre de la LIBERTÉ qui ne se résigne pas devant la mort: «... on peut être obligé de mourir, sans doute, mais rien au monde ne peut vous obliger d'accepter cette mort»¹⁹. Que la victime lève sa voix contre son bourreau au nom d'un superbe refus! – «Qu'on l'accepte ou qu'on ne l'accepte pas, la mort viendra tout de même: raison de plus pour se révolter contre elle» (*Rimbaud le voyou*, p. 110).

La «liberté pour la mort», c'est donc la consolation de l'esclave opprimé. Mais, ayant pris conscience de son pouvoir qui est le refus, l'esclave répondra à son maître:

«Je veux bien recevoir des coups, tant que je ne puis faire autrement; mais appeler cela de la 'liberté', vous charriez! Ma liberté, c'est de ne pas recevoir des coups. Je sais que, pour le moment – ce moment peut durer des siècles – je ne peux faire autrement; mais rien – rien, entendez-vous, – ne saurait me persuader qu'il n'y aura *jamais* un changement; rien ne saurait briser mon espoir; et comment voulez-vous que j'espère si je dois appeler ma mort ma *liberté*? » (*La Conscience malheureuse*, p. 196).

La LIBERTÉ de Fondane ne se satisfait d'aucune consolation. Même Sartre qui écrira peu après la guerre «l'homme est libre, l'homme est liberté» (SARTRE, *L'Existentialisme*, pp. 36 sq) n'aurait pas trouvé la grâce devant les yeux de Fondane. Car Sartre conçoit la liberté comme acquise, même dans une situation se révélant profondément déterminée²⁰. Dans son abstraction, un tel concept de la liberté pourrait paraître aux yeux de l'esclave comme du cynisme. En fait, l'argumentation purement ontologique de Sartre néglige le côté subjectif de la liberté vécue qui s'entend dans la perspective de ce «grand Lundi».

Dans son attente du «grand Lundi», Fondane s'inscrit – au moins implicitement – dans la tradition d'un messianisme sécularisé:²¹ l'*exception* – le moment messianique – c'est cette étincelle infiniment petite dans le *hic et*

¹⁹ Benjamin FONDANE, *Rimbaud le voyou – et l'expérience poétique*, Paris, Plasma 1979, p. 110.

²⁰ Herbert MARCUSE a adressé cette objection à Sartre (*Existentialismus, Kultur und Gesellschaft II*, Frankfurt/Main, Suhrkamp 1965, p. 63).

²¹ En Allemagne, c'était le néo-kantien Hermann COHEN qui a frayé un chemin à une conception du messianisme sortant des limites d'une théologie juïvaïque (*Religion der Vernunft aus den Quellen des Judentums*, Darmstadt, Fourier, 2^eème éd. 1988). Fort influencé par Hermann Cohen, Walter BENJAMIN a entrepris la tentative d'intégrer le messianisme dans une conception matérialiste et dialectique de l'Histoire (*Über den Begriff der Geschichte, Gesammelte Schriften I.2*, Frankfurt / Main, Suhrkamp, 1974). La démarche de BENJAMIN est à comprendre sur le fond de la stratégie du national-socialisme d'instrumentaliser des termes philosophiques et, avant tout, esthétiques à des fins idéologiques (cf. *Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit* <3^e Fassung>, *Gesammelte Schriften I.2*, p. 473).

nunc de notre réalité, c'est, selon Walter Benjamin, le choc nous révélant le monde messianique, un monde qui est celui d'une actualité omniprésente et intégrale. Le monde messianique sort de l'Histoire et la réduit à une entité infiniment petite²². Ce que nous vivons comme Histoire n'est qu'un éternel «après-coup» – ramené aux trois dimensions du temps²³ dont le futur, même en tant que projet, n'est que l'expression d'une fausse métaphysique, immaculée par l'*idée* de l'Histoire. En dernière conséquence, L'Histoire n'est qu'une suite de coups de l'horloge, cette tentative vaine de «ressoudre les chaînons» d'un temps «hors des gonds»²⁴ (*out of joint*). L'arrêt de cette horloge ferait apparaître le Néant – à moins qu'on ne se décide pas à accepter cette invitation au voyage :

«dans un poème dont je suis le pilote
en un temps, en un temps où il n'y a pas de temps»²⁵.

Le philosophe Fondane veut «rattraper» sur le poète Fondane dans la recherche d'un autre concept de l'Histoire. Sa recherche le mène à la ligne de démarcation entre le christianisme et le judaïsme. Ce dernier n'identifie pas l'arrivée – et non le retour! – du Messie comme le *telos* de l'Histoire, mais c'est le Messie qui (re-) définit l'Histoire²⁶.

²² «Die Jetztzeit, die als Modell der messianischen in einer ungeheuren Abkürzung die Geschichte der ganzen Menschheit zusammenfaßt, fällt haarscharf mit *der* Figur zusammen, die die Geschichte der Menschheit im Universum macht» (BENJAMIN, *Über den Begriff der Geschichte*, p. 703).

²³ Ceci est souligné par une autre pensée se réclamant du messianisme sans toutefois se situer dans la tradition judaïque: celle de Ernst Bloch (cf. Arno MÜNSTER, *Utopie, Messianismus und Apokalypse im Frühwerk von Ernst Bloch*, Frankfurt / Main, Suhrkamp (stw) 1982. L'espérance blochienne (cf. Ernst BLOCH, *Das Prinzip Hoffnung (= Werkausgabe V)* Frankfurt / Main 1985) est un mouvement d'ouverture dans lequel le *Noch nicht* (le «pas encore») s'annonce au sujet. Bloch reste fidèle à Hegel en inscrivant ce *Noch nicht* dans une conception dialectique de l'Histoire. Par contre, il s'éloigne de son maître et se rapproche de la critique judaïque de l'Histoire. Nous nous référons ici à une étude de François LYOTARD: «Le *Noch nicht* blochien échappe alors à la mécanique dialectique; s'il indique que le passé et le présent comme le futur ne sont pas encore, ce n'est pas qu'ils aient jamais à le devenir dans une accumulation et une assignation muséales, c'est qu'ils ne sont *pas encore passé, futur ou présent*, c'est le pulsionnel qui est *noch nicht aufgehoben*, pas encore relevé, repris, redit et dédit dans le babil de la chouette philosophique, pas encore distribué sur les axes temporels des récits raisonnables (où le *Noch nicht* trouvera sa résidence au pôle futur), pas encore constitué en signification temporelle» (*Rudiments païens – genre dissertatif*, Paris, UGE (coll. 10/18) 1977, pp. 66 sq.).

²⁴ Léon CHESTOV, *La Philosophie de la tragédie*, Paris, Pléiade 1926, p. 129.

²⁵ Benjamin FONDANE, *Poèmes épars, Le Mal des fantômes*, Paris, Plasma 1980, p. 298.

²⁶ C'est dans un petit texte que Walter BENJAMIN souligne ce renversement par rapport à l'historicisme: «Erst der Messias selbst vollendet alles historische Geschehen, und zwar in dem Sinne, daß er dessen Beziehung auf das Messianische selbst erst erlöst, vollendet, schafft. Darum kann nichts Historisches von sich aus sich auf Messianisches beziehen wollen. Darum ist

La critique radicale et sans compromis des systèmes de pensée que Fondane articule repose sur Pascal autant que sur la tradition juïdique. De Pascal – par le biais de Chestov –, Fondane a hérité la conviction qu'il y ait une vérité qui se soustrait à la pensée humaine ;²⁷ la tradition juïdique lui interdit, par contre, de se soustraire à la souffrance en sombrant dans le pessimisme et le fatalisme. De plus, Fondane considère le stoïcisme comme une fausse issue et le place au même rang que toute autre métaphysique douteuse. Mais comment situer cette tradition par rapport au résistant juif en 1944 ? Le messianisme – religieux ou sécularisé – n'a rien en commun avec les visions eschatologiques telles qu'elles ont été développées par le fascisme. Pour Fondane, il n'est pas question de se soumettre à un destin qui paraît immuable. Il pousse donc, face aux occupants meurtriers et à leur idéologie, ce cri qui est le rejet sans compromis de toute fausse métaphysique à l'image de « l'Esprit déchu au rang d'adjectif » ; il lance cet appel à la révolte contre la mort. La révolte de Fondane, c'est le refus de se jeter dans les bras d'un « être pour la mort » (Heidegger) qui ne serait qu'une solution solipsiste confondant le monde avec la monade face à l'anéantissement de peuples entiers par les hussards sabre au clair, c'est le refus d'une eschatologie meurtrière devant laquelle il ne faut point se taire :

« Pourquoi demander
et ne pas répondre
las d'avoir crié
la chute des mondes ? »²⁸

L'Apocalypse est l'ultime vision historique à une époque des horreurs et des atrocités. Elle n'est qu'une « excuse et ne connaît qu'une explication

das Reich Gottes nicht das Telos der historischen Dynamis; es kann nicht zum Ziel gesetzt werden. Historisch gesehen ist es nicht Ziel, sondern Ende» (< *Theologisch-politisches Fragment* >, Gesammelte Schriften II.1, Frankfurt / Main, Suhrkamp 1977, p. 203). Il est à souligner que Benjamin parle d'un « Ausnahmestand » (état d'*exception*) dans lequel vivent les opprimés – état d'*exception* qui est devenu la norme et qui fait appel à un nouveau concept de l'Histoire opposant le vrai état d'*exception* au fascisme : « Die Tradition der Unterdrückten belehrt uns darüber, daß der 'Ausnahmestand', in dem wir leben, die Regel ist. Wir müssen zu einem Begriff der Geschichte kommen, der dem entspricht. Dann wird uns als unsere Aufgabe die Herbeiführung des wirklichen Ausnahmestands vor Augen stehen; und dadurch wird unsere Position im Kampf gegen den Faschismus sich verbessern » (BENJAMIN, *Über den Begriff der Geschichte*, p. 697).

²⁷ « Donc, les sceptiques ont tort quand ils affirment qu'il n'y a pas de vérité. Il y a une vérité, mais nous ne la connaissons pas dans toute son ampleur et ce que nous savons, nous ne pouvons nullement le fonder, autrement dit, nous ne pouvons pas nous représenter pourquoi les événements se sont produits ainsi et non pas autrement ni si ce qui s'est passé devait précisément se passer ainsi ou pouvait se passer autrement » (Léon CHESTOV, *Les Commencements et les fins*, Lausanne, L'Age d'homme, 1987, p. 96).

²⁸ Benjamin FONDANE, *Titanic, Le Mal des fantômes*, p. 172.

psychologique»²⁹. Sur quoi repose donc cette explication, voire cette consolation? Pour l'homme moderne, écrasé par le progrès qu'il ne maîtrise plus, c'est l'assurance – la seule encore possible – que personne ne lui survive³⁰, – c'est l'assurance de subir un destin incontournable, c'est la menace des derniers hussards sabre au clair, des quatre cavaliers de l'Apocalypse. Ces quatre hussards tentent d'affirmer la vanité des choses pour dissimuler la vanité de l'Histoire.

L'homme de l'Apocalypse – cheptel vif de l'Histoire – préfère alors l'anéantissement total à cette lente agonie de Jésus dont nous parle Pascal³¹ et à la révolte dont l'issue reste, dans ce cas, révolue à jamais. L'expressionnisme allemand est fortement marqué par des visions apocalyptiques et le nationalsocialisme a su profiter d'une eschatologie apocalyptique à des fins idéologiques.³² L'héroïsme de la mort collective sur les champs de bataille se révèle comme l'ultime recours face au Néant de l'Histoire³³.

On a vu qu'une *philosophie existentielle*, en tant que philosophie de l'*exception*, est difficile à cerner. Fondane ramène la hantise idéaliste de la finitude et de l'*exception* à la tradition d'une philosophie chrétienne à laquelle il oppose – implicitement – sa propre tradition judaïque. Faute de temps et faute de compétence, nous ne sommes pas en mesure de retracer ici la tradition de la pensée judaïque. Restons sur un plan proto-théologique et contentons-nous de souligner la duplicité d'une conception moderne du messianisme politico-théologique qui permet de barrer la route à une terminologie eschatologique détournée à des fins politiques. Néanmoins, nous pensons qu'il est légitime, par analogie parabolique, de rapprocher la philosophie existentielle revendiquée par

²⁹ Léon CHESTOV, *Spéculation et révélation*, Lausanne, L'Age d'homme, 1981, p. 51.

³⁰ Cf. Hans BLUMENBERG qui écrit: «Nicht überlebt werden zu können, ist der Trost, der an der Mitteilung hängt, man würde zwar – wie ohnehin durch den Tod – verlieren müssen, was man an der Welt und in der Welt hat – aber in und mit dem Verlust aller. Nun wäre dies noch kein Inbegriff von Hoffnung, hätten nicht Apokalypsen ihre Zusammenhang mit negativen Bewertungen, ja mit Dämonisierungen der bestehenden Welt, die nur die eine Lösung zuzulassen scheinen: den Untergang. Er würde, was auch immer auf ihn folgt, jedenfalls keinen Zuwachs an Unerträglichkeit bringen» (*Ebenszeit und Weltzeit*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1986, pp. 78 sq).

³¹ En commentant Pascal – «Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde» – Léon CHESTOV écrit: «En attendant <... > – ne cherchons pas l'assurance et la fermeté dans notre monde ensorcelé; nous ne devons pas mourir. Ce commandement ne vaut pas pour tous, mais seulement pour quelques rares 'élus' ou 'martyrs'» (*La Nuit de Gethsémani. Essai sur la philosophie de Pascal*, Paris, Grasset, 1923 p. 160).

³² Cf. Klaus VONDÜNG, *Die Apokalypse in Deutschland*, München, dtv, 1988.

³³ Le marxiste Ernst Bloch écrit: «L'acceptation de la mort, en tant que destinée absolue et seule issue, a la même signification pour la contre-révolution actuelle que la consolation de l'au-delà avait naguère» (cit. d'après LUKACS, *Existentialisme ou marxisme*, p. 96).

Fondane à cet aspect de la pensée judaïque pour élucider le «grand Lundi» dont il est question dans l'épigraphe parabolique:

«Tu es réservé pour un grand Lundi!»

L'image du Messie a changé. Il n'est plus ce superbe personnage attendu par son peuple; il est l'impératif divin que l'individu écoute – en lui – même. Dans l'expérience messianique, le destin collectif et le destin individuel – la voix du poète en témoigne – se confondent comme dans ce fameux parallélisme psalmodique, d'après lequel le Messie paraît être le peuple de Dieu consacré à son peuple:

«Yahvé, force pour son peuple,
forteresse de salut pour son messie» (Psaume 28,8)

Le poète pressent l'avènement du grand jour dont une étincelle réside dans chacun qui est prêt à écouter le message annonçant la vérité inconnue. Aussi individuelle que la vraie révolte soit, elle est toujours ouverture. Seul par la voix du poète ouvert vers l'immédiat de l'expérience de l'*exception* et non par celle du prosateur «en situation» faisant des projets et des utopies, la vérité se fait sentir. C'est cette voix qui se confondra à la voix de tous:

«Ce n'est pas le règne du poète qu'annonce la poésie, mais le règne d'une vérité, d'une réalité dont elle a le soupçon. Elle pressent aussi que le jour où la vérité poétique s'étendra comme une nappe éblouissante sur les choses, le poète lui-même cessera d'exister, n'y ayant plus rien à dire, que ce jour-là, enfin, la poésie sera faite par tous, non par un»³⁴

Le Messie (implicite) de Fondane philosophe et poète fera sortir le cours de l'Histoire «hors de ses gonds». Toute eschatologie et tout utopisme sont maintenant associés au fléau de l'*idée* (totalitaire). Le grand Lundi est réservé pour le Messie existentiel.

Le mythe eschatologique de l'Apocalypse n'est que le dernier recours pour briser la résistance et l'espoir de l'esclave. Alors, la conclusion d'Albert Camus s'impose: «Hitler était l'Histoire à l'état pur!»³⁵. L'Histoire devient le crime nécessaire pour nous confiner dans le cours de l'Histoire. Quel paradoxe! Ce paradoxe ne peut que déboucher sur le mythe sécularisé de l'Apocalypse. L'Apocalypse est l'ultime maintien de l'Histoire en tant que telle – et, en même temps, sa négation. C'est le dimanche qui tend à affirmer sa puissance. Mais en identifiant L'Histoire à Hitler, on n'écrit que l'histoire des bourreaux et non celle des victimes.

Vu de près, les derniers hussards sabre au clair, les quatre cavaliers de l'Apocalypse mettent en évidence la finitude de L'Histoire. Dans la

³⁴ Benjamin FONDANE, *Faux traité d'esthétique. Essai sur la crise de la réalité*, Paris, Plasma, 1980, p. 104.

³⁵ Albert CAMUS, *L'Homme révolté, Essais*, p. 585.